

Libretto

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS BUCHET/CHASTEL

Le Soir du chien, roman, (prix Renaudot des lycéens 2001).

Liturgie, nouvelles, 2002.

Sur la photo, roman, 2003.

Mo, roman, 2005.

Organes, nouvelles, 2006.

Les Derniers Indiens, roman, 2008.

L'Annonce, roman, 2009 (prix *Page des libraires* 2009 ;
prix *La Montagne/Terre de France* 2009).

Les Pays, roman, 2012 (prix du Style 2012).

Album, 2012.

Joseph, roman, 2014.

Nos vies, roman, 2017.

Histoire du fils, roman, 2020 (prix Renaudot 2020).

Les Sources, roman, 2023.

MARIE-HÉLÈNE LAFON

HISTOIRES

libretto

Pour la première édition :
Liturgie, recueil, éditions Buchet/Chastel, 2002
Organes, recueil, éditions Buchet/Chastel, 2006
« Bon en émotion », in *Nouvelles d'Aubrac*, Fil d'Ariane éditeur, 2002
La Maison Santoire, éditions Bleu Autour, 2007

© Éditions Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2015

Pour la présente édition :
« La Confession » et « Suites pour sanglier »
© Éditions Libretto, Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-3691-4852-4

à G.

« Creuse sur place. Ne glisse pas ailleurs. »

Robert Bresson, *Notes sur le cinématographe*.

« Je veux rentrer dans les choses. »

Mario Giacomelli.

LA CONFESSION

La Nini n'a pas d'âge, elle est ronde et courte et trotte menu en traversant la place de l'église à la maison et de la maison à l'église; elle ne lève pas l'œil et on n'attrape pas son regard, même pendant les leçons de catéchisme qu'elle donne debout tandis que les petits de première année sont assis sur deux bancs, un pour les filles et un pour les garçons, de part et d'autre de l'allée centrale, juste devant le chœur et l'autel. Les cheveux de la Nini, rares et gris, sont tirés en arrière et rassemblés sur sa nuque en un chignon maigre et dur, piqué d'épingles noires. Il n'aime pas surprendre entre les mèches de cheveux de la Nini la peau rose de son crâne qui est restée jeune et semble déplacée sur sa tête; ça le gêne, mais il n'en parle pas, ni avec les autres enfants du catéchisme, qui se moqueraient, ni avec sa sœur. Il ne saurait pas dire comment la Nini est habillée, elle est grise et noire, et, après le catéchisme, il garde un long moment dans l'oreille le crinclin entêtant de sa voix. Sa sœur, elle a onze mois de plus que lui et suit aussi le catéchisme, assure que la Nini a les yeux jaunes comme ceux de la chatte rayée qui

a fait trois petits dans la grange sous les bottes de paille ; il peine à la croire mais, pour vérifier, il faudrait s'approcher et garder la bouche ouverte pendant toute la leçon parce que la Nini a mauvaise haleine.

Tous les enfants le disent, qu'elle pue du goulot, ils le disent avec cette expression, à voix basse, et n'emploient pas le mot gueule qu'ils connaissent mais qui n'irait pas pour elle ; ils le sentent, sans bien savoir pourquoi, sans doute à cause de la famille de la Nini, de son frère aîné le notaire et de ses deux sœurs vieilles filles qui possèdent dans la commune et dans la vallée plusieurs fermes louées à des paysans. C'est comme ça, on respecte la famille, on dit, la Nini pue du goulot, et ça suffit. On le sait avant même la première leçon, on se prépare, on ruse, on se retient de respirer par le nez, voire de respirer tout court, le plus longtemps possible ; c'est presque un jeu et ça fait passer le temps. La Nini raconte l'histoire sainte et on ne comprend pas tout ; même sa sœur qui est la meilleure élève de l'école ne connaît pas certains des vieux mots de la Nini qui sont racornis comme les gants de toilette oubliés dans un coin du bac à douche. Après le catéchisme, quand ils remontent à la ferme et sont seuls, tranquilles, sur le chemin creux entre la route et la maison, sa sœur recommence l'histoire ; elle explique très bien et décrit les images, mais il n'ose quand même pas lui parler du crâne rose de la Nini. Il garde ça pour lui et ne peut pas s'empêcher de penser à la peau des petits veaux morts ; il sait comment son père et Félix la prélèvent sur le cadavre et la posent ensuite sur le dos d'un autre veau vivant pour que la mère du veau mort accepte de lui donner son lait. Il faut faire vite, l'odeur ne doit pas se perdre, c'est une question d'odeur, il le sait, on n'a pas expliqué mais il a tout vu, et il se demande d'où vient la peau rose et jeune du crâne de la Nini.

La Nini a un livre, elle ne le regarde pas quand elle raconte les histoires, elle le tient serré contre son gilet de laine noire, elle sait tout par cœur. À la fin de la leçon, elle ouvre le livre et montre des images en couleurs qui illustrent l'histoire. Elle ne dit plus rien et se tient raide, le menton levé, ses mains rouges et petites posées de chaque côté du livre pour le garder bien ouvert. Les doigts de la Nini sont gonflés et raides, ses ongles épais sont coupés court. Certains enfants s'approchent pour regarder de près les images en retenant leur respiration. Il a remarqué que les filles le font davantage que les garçons ; il ne sait pas comment elles peuvent rester aussi longtemps sans respirer devant le ventre de la Nini, son livre et la rangée de petits boutons gris qui ferment son gilet. Il voit les images de loin, tant pis, il préfère. La première fois, il ne s'est pas méfié, il n'a pas fait attention, il a respiré l'odeur de l'intérieur du corps de la Nini qui, ensuite, est restée sur lui, dans sa peau, entre ses dents, au fond de sa bouche, pendant plusieurs jours. Il s'est senti comme une bête déjà morte. Il ne recommencera pas.

Par Denis qui habite le bourg et dort avec ses frères dans une chambre dont la fenêtre donne sur l'arrière de la maison de la Nini, on sait qu'elle a quatre poules apprivoisées, deux noires et deux rousses, et qu'elle parle à ses lapins. La maison qu'elle habite avec ses sœurs est une grosse maison, avec sept fenêtres, quatre en haut, trois en bas, une porte large à deux battants et des sculptures dans la pierre grise qui encadrent cette porte comme si deux gros serpents dont on ne verrait pas la tête gardaient l'entrée. Le samedi, quand sa mère va faire les commissions à l'épicerie, elle gare toujours la voiture en face de chez la Nini. Il ne rentre pas dans l'épicerie, il n'aime pas être au milieu des femmes qui lui parlent et lui touchent les cheveux. Il préfère attendre assis à sa place dans

la voiture et regarder cette maison qui ne ressemble pas à celles qu'il connaît. Les quatre poules de la Nini et ses clapiers à lapins sont derrière la maison, dans une cour rectangulaire qu'il peine à imaginer. Denis raconte que la Nini sort par une porte basse ouverte dans la façade arrière, qu'elle appelle ses poules par des prénoms et ne jette pas le grain autour d'elle comme le font les autres femmes. Elle se penche, garde le grain dans le creux de ses deux mains et les poules viennent le picorer, deux dans chaque main, les noires d'un côté, les rousses de l'autre. Denis insiste sur ce détail et il se demande s'il faut le croire, mais il garde ses doutes pour lui parce que Denis se met en colère quand on lui pose des questions et n'aime pas être interrompu. Denis dit aussi que les prénoms des poules de la Nini sont bizarres, il ne les comprend pas et ne peut pas les répéter, peut-être que la Nini parle dans une langue étrangère ; mais on connaît par cœur la phrase qu'elle dit à ses lapins en ouvrant les clapiers trois fois par jour : les lapins, voilà maman. Il aime cette phrase et imagine la joie de la Nini et des lapins. Denis précise aussi que la voix de la Nini devant les clapiers n'est pas du tout la même qu'au catéchisme, on dirait presque une voix d'homme comme si elle était devenue une autre personne.

Pour la confession, avant la première communion, c'est carrément le curé qui explique à tous les enfants du catéchisme, grands et petits mélangés. La Nini se tient un peu en retrait derrière lui et ne parle pas. Le curé explique, avec tous les détails, ce qu'il faut faire, se mettre à genoux dans le confessionnal, à droite ou à gauche, en laissant bien retomber le rideau derrière soi dans son dos, attendre, dire la liste toute prête de ses péchés, attendre encore un peu avant de savoir combien de prières on doit réciter pour obtenir le pardon des péchés, ressortir du confessionnal en faisant le signe de

croix avec la bonne main et dire les prières de la pénitence. Dans l'église. Le curé précise. Dans l'église. Sinon ça ne va pas, ça ne serait pas valable, il faudrait tout recommencer. La question de la liste des péchés l'a beaucoup préoccupé pendant les jours qui ont précédé cette première confession. Il s'est appliqué. Le curé avait insisté, il fallait préparer la liste et sa sœur avait confirmé, mais comment savoir ce qui était un péché et ce qui n'en était pas un. Il n'avait pas bien compris et n'avait pas osé demander des précisions, même à sa sœur. Il aurait préféré ne pas avoir l'âge de se confesser, maintenant qu'il a commencé, il va devoir continuer au moins jusqu'à la grande communion. Plus tard il ne sera peut-être pas obligé, les femmes continuent à se confesser mais pas les hommes. Son père et les autres pères, ou bien Félix qui travaille à la ferme et vit avec eux, ne se confessent pas, il a remarqué ça et sa sœur aussi. Elle a ajouté que certaines femmes s'en dispensaient, elle a employé ce mot un peu bizarre et il a senti qu'elle n'avait pas envie d'expliquer.

Il est embarrassé et retourne dans sa tête des exemples de péchés ; penser que la Nini pue du goulot, le dire et se moquer avec les autres enfants, rire avec eux, aller remplir une chopine de vin pour Félix au tonneau dans la cave en cachette des parents, se demander d'où vient la peau rose du crâne de la Nini et la comparer à celle des veaux morts, avoir envie que son père meure, donner un coup de pied au chien sous la table, oublier de donner à boire aux lapins qui sont enfermés dans leur clapier et ont trop chaud. Il pourra parler des oublis avec sa sœur, elle l'aidera, il oublie souvent de faire des choses qui sont obligatoires, on dit qu'il n'a pas de tête. Sa sœur n'oublie jamais rien. Il n'ose pas parler de la peur avec elle, il ne sait pas si sa sœur aussi a peur tout le temps, ni si la peur est un péché. Il pense qu'il n'aurait plus

peur si leur père mourait. Il réfléchit à ça quand il ne dort pas la nuit ; la peur commence avec son père. Souvent il ne dort pas, son ventre est dur et serré. Ensuite, dans la journée, les adultes disent qu'il a une petite mine, qu'il faut qu'il se réveille, que c'est pas le moment de roupiller. Personne ne sait qu'il ne dort pas la nuit, même pas sa sœur puisqu'elle est dans sa chambre, de l'autre côté de la cloison, et qu'il ne fait pas de bruit, il ne se retourne jamais dans le lit. Il ne bouge pas, il attend que ça s'arrête.

Il est entré dans le confessionnal en même temps que sa sœur, elle à gauche, lui à droite. Il regarde devant lui dans le noir du confessionnal qui sent la poussière froide, sa tête est penchée, ses oreilles sifflent et il ne peut plus avaler sa salive. Il ferme les yeux et il bouge ses orteils dans ses chaussures, ça n'est pas interdit, le curé n'a rien dit à ce sujet. Il entend des bruits, le bois du confessionnal craque doucement ; il dit la liste toute prête des péchés préparés, il en oublie peut-être un ou deux et il ne reconnaît pas ses paroles. Il attend encore un peu. Un Notre Père et un Je vous salue Marie ; la voix du curé semble venir de très loin et de tous les côtés à la fois. Il s'en tire bien, il est soulagé, il respire. Il ouvre les yeux et il sort à reculons en respirant l'odeur fade et molle du rideau qu'il n'avait pas remarquée en entrant dans le confessionnal. Il ne regarde pas sa sœur quand il passe devant elle pour aller s'asseoir sur le banc des garçons et faire sa pénitence, mais il sent ses yeux posés sur lui. Plus tard, dans le creux du chemin, elle récapitule tout et ne comprend pas comment il a pu sortir aussi vite du confessionnal, même pas deux minutes après elle ; elle se plante au milieu du chemin et répète en secouant la tête, même pas deux minutes. Il ne dit rien, on ne peut pas tout comprendre, c'est la magie de la confession, il y croit et il est content quand même.

LITURGIE

Le dimanche matin, il fallait lui laver le dos. Il s'enfermait dans la salle de bains. Il était le père, il avait le droit. Elles étaient dans la cuisine, les sœurs, les trois. Elles entendaient les bruits, l'eau, le rasoir électrique, les coups sourds dans la tuyauterie quand il fermait un robinet, les chocs légers sur la tablette de verre, le flacon d'après-rasage Mennen, le peigne. Il se rasait d'abord. Ensuite il entrebâillait la porte. Il ne se montrait pas. Il disait un prénom. Elles savaient. Elles allaient, chacune persuadée d'être appelée plus souvent que les deux autres. Elles entraient dans le corps de la salle de bains, dans son haleine. La buée était rose, d'un rose tendre et tiède de sous-vêtements. À cause des murs. La mère avait choisi la couleur au moment des travaux. Les murs étaient grumeleux comme la peau des poules mortes et plumées. La salle de bains avait été aménagée dans une ancienne alcôve. Elle était rectangulaire et n'avait pas de fenêtres. Elle jouxtait une pièce jumelle que ceux de la maison appelaient le débarras. Le débarras sentait fort, la salle de bains aussi. Derrière ces deux portes peintes en jaune du côté de la cuisine,

chacun déposait, papiers, ordures, linge sale dans un meuble de formica bleu clair, crasse des mains, des pieds, de toute la machine, chacun se dépouillait.

Les traces étaient là. Les médicaments étaient là, pour les bêtes dans le débarras, pour les gens dans la salle de bains ; les choses attendaient, des outils, les semences pour le jardin, deux blouses de la mère, son tablier en plastique, un séchoir à cheveux, des pantoufles racornies, vaguement gluantes à l'intérieur à l'endroit des orteils, des bigoudis mauves, des bassines, des paniers, un escabeau, de vieux calendriers du Crédit Agricole que la mère utilisait pour démouler les tartes, des boîtes de cirage vide et des chiffons maculés, le gyrophare du tracteur et des gants de toilette raidis, figés dans un coin du bac à douche.

Il ne se lavait qu'à l'eau très chaude. Il était le père. Il avait droit à ce confort de l'eau très chaude et abondante. Il payait tout. Il gardait l'argent de la semaine dans une boîte métallique qu'il rangeait dans l'armoire à côté des piles de mouchoirs, les blancs d'un côté, les mouchoirs de couleur de l'autre. L'argent pour vivre était là. Il disait quand elles seront grandes elles resteront avec moi parce que j'aurai de l'argent pour leur acheter des robes. Tout était à lui, il avait tout payé, la maison, la grange et l'étable, les terres, les bêtes. Il avait donné là le plein de ses forces d'homme. Il pouvait exiger que l'on ne fit pas la vaisselle quand il était à la salle de bains. Son confort en eût été amoindri. Il eût été mécontent. Il ne fallait pas le mécontenter.

La buée du dimanche matin était rose. Vers neuf heures il traversait la cuisine, son linge propre sous le bras, tricot de corps sans manches, slip kangourou et, de novembre à avril, caleçons longs. Il s'enfermait.

Il ne sentait jamais mauvais. Pourtant les gros travaux, les bêtes, les vaches, les cochons, il était dedans, tout le temps, le fumier, le petit-lait. Il ne sentait pas. Il allait, vif et solide, taillé pour ne pas mourir. Son corps était court et dur. Il en avait un usage que ses filles ne savaient pas. Elles ne devaient pas le savoir.

Le linge de corps du père était toujours repassé. Il le fallait. Quand elles étaient à la pension, Madame Chassagnoles venait deux fois par semaine. Elle était vieille. La maison n'était pas tout à fait propre. Ça ne gênait personne. Mais pour le linge de corps il voulait la perfection, le souple, le doux qui se tend sur la peau, immédiatement tiède. Madame Chassagnoles s'appliquait. Elle avait toujours connu le père. Elle savait son histoire, et qu'il avait acheté la ferme avec les yeux, et tout emprunté, et tout remboursé et tout payé, et que maintenant tout était à lui. Il avait le droit.

Il disait qu'il entendait pousser l'herbe et qu'il était le dernier. Il avait son royaume. Il avait voulu pour la maison la salle de bains et le chauffage central. Les cloisons de planches avaient été abattues. Des hommes étaient venus, ils avaient tout fait, les cloisons de brique, le plâtre, la plomberie, l'électricité, la peinture. La mère avait choisi le jaune, le rose. Pour le carrelage aussi elle avait choisi, brun-roux, partout, dans la cuisine, la salle de bains, le couloir. On n'avait touché à rien en haut, mais dans la chambre des filles, la chambre carrée au-dessus de la cuisine, on avait posé un radiateur. Les travaux avaient eu lieu en 1976, pendant l'été de la grande sécheresse et des Jeux olympiques de Montréal.

Le père avait toujours froid aux pieds. Il portait dans ses bottes de caoutchouc des chaussons de laine lie-de-vin. Il avait acheté pour l'hiver des chaussures montantes fourrées. Il aimait s'asseoir sur le banc, adossé à la table de la cuisine, les pieds dressés en appui sur le rebord du four de

la cuisinière. Ainsi, il tournait le dos à la télévision. Il disait qu'il périrait par le bas. Il faisait des cures de liqueur hépatique Schoum. C'était jaune vif. Les bouteilles vides restaient dans le bac à douche, avec le bouchon, alignées. Il buvait à même le goulot. Les yeux du père étaient jaunes aussi dans la lumière. Il fumait sans bruit du tabac gris roulé dans des feuilles de papier Job. Il gardait la cigarette éteinte à la commissure des lèvres. Il l'oubliait. Avant d'entrer dans la salle de bains il la déposait sur le rebord d'une soucoupe blanche qui servait de cendrier. En sortant il la reprenait.

Il traversait la cuisine, son linge sous le bras, et elles attendaient. Il disait un prénom et elles allaient, l'une ou l'autre. Elles entraient dans la chair morte de la salle de bains, dans sa viande, muettes, hors d'elles-mêmes, en service dominical et commandé. Le père était appuyé au lavabo, les deux bras tendus. Bras blancs au-dessus du coude. Il présentait ainsi son dos légèrement arrondi, dos offert, bras entrevus dans la buée moite. Le reste du corps du père n'existait pas. À peine la naissance de la nuque, brune, très tôt barrée de cheveux noirs.

Le gant était posé sur le bord du lavabo. Préparé, savonné. Il fallait glisser la main, la droite, à l'intérieur, écarter les doigts pour tendre le tissu, et frotter, masser le dos du père. S'attarder concentriquement sur les omoplates et la naissance des reins, juste au-dessus de la bande élastique du slip kangourou blanc. Strier la ligne creuse de la colonne vertébrale. Plusieurs fois. Puissamment et en souplesse. Veiller à ne pas empiéter sur les aisselles, domaine réservé, comme l'étaient les flancs et les côtes, à la seule main du père. Veiller surtout à ne pas presser le gant qui, bien que gorgé d'eau très chaude, elles en sentaient la morsure, ne devait pas se répandre en gouttes inopportunes qui eussent coulé le long du dos et se fussent perdues là où le père cessait d'avoir un corps.

La peau était blanche, lisse, glabre, trouée sous l'omoplate gauche d'un grumeau sombre cerné de brun. Elles parlaient, les trois, de la verrue, de la pustule, du chancre. Elles savaient les mots. Au pensionnat elles étaient les meilleures élèves, elles lisaient tous les livres. Elles ne disaient pas le père. Entre elles, elles disaient le vieux. Dans la vie elles s'arrangeaient, elles ne l'appelaient pas.

En l'absence de toute consigne paternelle concernant cette part bubonique de lui-même, dont elles pensaient qu'il ignorait l'existence, elles attribuaient au grumeau une susceptibilité certaine et de puissants pouvoirs. Le moindre contact de l'eau, du savon ou du gant, eût assurément déclenché une catastrophe et signé l'arrêt de mort du père, inscrit dans sa peau. Il ne tenait qu'à un léger écart de leur main, à peine perceptible, il ne tenait qu'à elles de donner l'impulsion à la tumeur, de précipiter le mûrissement du bubon qui eût rongé la chair blanche du père, dans les gueulardes douleurs et l'incoercible puanteur des longues maladies pudiquement tuées, bouches pincées, mains nouées, genoux serrés, dans les avis d'obsèques de *La Montagne Centre France*.

Elles lisaient les avis d'obsèques. Elles attendaient. Elles surveillaient le bubon. Il demeurait. Elles ne le touchaient pas. Elles n'essuyaient pas le dos du père. Elles le rinçaient, une seule fois, sommairement, avec un autre gant préparé par lui et posé de l'autre côté du lavabo. Il ne disait rien. C'était fini. Elles sortaient, la main droite humide et le bout des doigts fripé. Il refermait la porte derrière elles, à clef.

La cuisine était vide. Les sœurs n'étaient plus là. Elles reprenaient pied. Seule, chacune, dans le cours des choses. La buée de chair rose les auréolait un instant. Il n'était pas plus de neuf heures et demie. Elles seraient prêtes pour la messe de dix heures.

Octobre 1996.

ALPHONSE

Alphonse était un doux. Il aimait les travaux de femme, et tout particulièrement les soins du linge. Il reprisait admirablement. Les draps de lin bis, les chemises de toile fine, les services de table trop longtemps pliés dans les armoires, rien ne le rebutait. Il avait les mains petites et cousait au long des après-midi, dans la cuisine vide, tassé sur une chaise basse, devant la fenêtre qui donnait sur la cour, et au-delà, sur les prés, sur les terres où sont les vrais travaux, ceux des hommes. Il ne cousait pas devant les autres, seulement devant sa sœur, qui ne le gênait pas, parce qu'elle n'était pas tout à fait les autres. Il ne fallait pas que les ouvriers le voient. Il était de la famille. On ne pouvait pas expliquer ces choses-là. On n'avait pas à les expliquer. C'était comme ça. Sa sœur ne lui avait rien dit. Il avait compris seul, la première fois, quand il avait senti le regard gris de son beau-frère posé sur lui, sur sa nuque, sur son dos. Il avait eu peur.

Il avait peur de cet homme vif et sec qui avait pris Germaine et la battait parfois. Alphonse l'avait vu. Sa sœur

pleurait. Elle répétait : « Mon pauvre Alphonse ! Mon pauvre Alphonse ! » Elle lui disait aussi de s'en aller. Elle ne voulait pas être vue ainsi, défaite. Elle lui parlait durement. C'était difficile. Il montait au grenier, ou il allait au jardin, dans le cabanon des outils. Il s'asseyait par terre, et il attendait. Souvent il s'endormait. Quand il revenait, c'était fini. Ils se taisaient. Ils étaient même parfois tous couchés. Sa sœur avait laissé pour lui un bol de soupe sur le coin de la cuisinière. Elle ne l'oubliait jamais. La soupe était chaude. C'était bon.

Lui on ne le battait pas, pas quand il était chez sa sœur. À Sainte-Genève, les premières fois, c'était arrivé ; les plus furieux l'avaient frappé, pour rien, pour un morceau de pain au réfectoire, pour une place sur un banc, dans la cour ou au jardin. Les surveillants étaient venus, avaient cogné, un peu au hasard. Il avait vite appris à se méfier de quelques-uns. Ils n'étaient pas nombreux ; c'étaient toujours les mêmes, un très grand, maigre, deux gros qui sentaient mauvais. On se lavait peu à Sainte-Genève. Alphonse souffrait des odeurs des autres, de toutes leurs odeurs, de pied, d'urine, d'excrément, de vieille sueur, de nourriture. Au dortoir surtout, ça le prenait ; il respirait pourtant le moins possible, et par la bouche. Mais c'était en lui, dans sa peau, sous ses ongles, entre ses orteils, dans ses narines, ses oreilles, dans les plis de son linge, et jusque dans son nombril. Il en était certain. S'il avait pu se pencher suffisamment pour le sentir, il l'aurait fait. Il soignait le plus possible sa toilette, mais les lavabos étaient collectifs et l'eau distribuée avec parcimonie. Il fallait être comme tout le monde, être sale, vivre dans la nausée de sa propre viande. Le pire, à Sainte-Genève, c'étaient les bouches, les bouches et les dents des autres, des chicots, des crocs, jaunes, noirs, pourris, puants. Alphonse ne voulait pas que les bouches des autres s'ouvrent devant lui, que leurs

odeurs entrent en lui. Il ne parlait qu'à deux ou trois personnes, choisies entre toutes parce qu'elles ne sentaient rien ; rien ou le propre ; parce que, comme lui, elles changeaient fréquemment leur linge, suaient peu, se lavaient autant qu'il était permis, et avaient de bonnes dents.

Aux autres, à tous les autres, il tournait le dos. Il n'aurait pas voulu le faire, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. On avait fini par le laisser tranquille. Il ne voulait pas blesser les gens, mais leurs bouches, et leurs yeux, leur regard, tout le visage, toute cette peau, c'était impossible. Il ne fallait pas regarder les autres, ni les respirer. Il n'avait de toute façon rien à dire à personne. On ne le soignait plus depuis longtemps à Sainte-Geneviève ; on se contentait de le prendre quand ça n'allait pas, quand ça allait tellement mal qu'il ne voulait plus se lever, plus manger, plus rien. Il n'avait plus la force. Il arrivait toujours en ambulance et repartait par le train, avec sa sœur. On lui écrivait, ou on lui téléphonait à la ferme, et elle venait. Seule. Jamais Alphonse n'était monté dans la voiture de son beau-frère. Elle n'était pas pour lui. Il aimait traverser le village, en sortant de la gare. Il suivait sa sœur. Les gens leur disaient bonjour. À certains il répondait, lui, Alphonse. Il était tout de même chez lui. Il était né dans le village. Il les connaissait tous, un par un, les gens, et il savait lesquels étaient cruels, lesquels étaient bons. Il savait. Il était devenu prudent. Il avait appris.

À la ferme, il dormait au grenier. Sa sœur avait aménagé un coin pour lui. Il avait toujours eu des coins dans les maisons, sous les escaliers, dans les embrasures des fenêtres, ou à l'étable. Chez les parents, il avait aimé sa chambre de l'étable. On l'appelait la chambre des bêtes. L'hiver, quand les veaux naissaient, au plus noir de l'hiver, en décembre, en

janvier, il fallait un homme dans la chambre des bêtes. Son père, ou, plus tard, son frère, l'aîné, prenait alors sa place. Lui, il n'aurait pas pu, il n'aurait pas su, aider la vache en mal de veau, faire les bons gestes, tirer, avec une corde, ou à pleines mains gluantes, empoigner cette chair moite, neuve, molle encore, comme indécise et terriblement vivante. Ça le dégoûtait un peu. Il avait peur aussi. Parfois le veau ne venait pas normalement. Le père enfonçait son bras jusqu'à l'épaule dans le ventre chaud de la vache. Il n'aurait pas su le faire ; son frère, lui, avait appris. Le père le lui avait montré, et Cassette aussi, que l'on appelait dans les cas extrêmes, plus volontiers que le vétérinaire. Cassette habitait à l'autre bout de la commune, mais toujours, il arrivait quand tout allait mal ; le père s'énervait et la mère chiffonnait son tablier, parlait à la vache, l'appelait par son prénom. Elle savait, elle, ce qu'il en coûtait. Les vaches avaient des prénoms de femme. Les mains de Cassette étaient grandes, longues. Elles pouvaient beaucoup, mais elles ne pouvaient pas tout. Parfois, le veau mourait, ou la vache, ou les deux.

Le père criait. C'était beaucoup d'argent perdu, un malheur. Lui, il se cachait, dans la grange, dans le foin. Il ne voulait pas que son père le voie. Dans ces moments-là, il ne fallait pas. Sinon, il le dirait, il le dirait encore, que le malheur, c'était lui. Avoir un fils comme lui, c'était ça le malheur, avoir un Alphonse. C'était devenu une injure, dans la bouche du père, Alphonse, un mot dur, qui ne passait pas. La grosse boule se coinçait dans le cou du père, sous la peau. Alphonse le voyait, que son père s'étranglait de le savoir là, en trop. Ils avaient eu l'aîné, et la Germaine ; c'était bien. Alors pourquoi celui-là, qui était né malade, et ne serait jamais fort ? Pourquoi ? Il fallait supporter. Mais le père était fatigué, fatigué de vouloir, contre les hivers, contre les orages d'été qui pourrissaient

les foins, contre les mauvais chemins où les pieds des bêtes s'infectaient ; fatigué de vouloir malgré ce fils qui ne serait ni un homme ni un paysan, qui ne serait rien ; une charge, un poids mort pour son frère et sa sœur. Le père ruminait longuement ces choses, qu'il crachait parfois, quand ses mains tremblaient trop et qu'il n'en pouvait plus de tenir.

Il ne battait pas Alphonse. Il aurait eu honte. Tout se savait dans le bourg. Les femmes, les vieilles surtout, avaient des regards de poules effarées, furtifs et précis. Il ne voulait pas que l'on parlât d'eux. Il avait de l'orgueil. Les autres enfants s'étaient déjà trop moqués d'Alphonse quand il était allé à l'école. Ça n'avait pas duré longtemps, deux ou trois ans peut-être, quand Madame Duriff était encore là. Alphonse l'avait beaucoup aimée. Elle était vieille ; elle ne criait pas ; elle était douce, soignée, blanche, pas comme les autres femmes qu'Alphonse connaissait et dont il avait peur. Elle sentait bon. Elle l'avait apprivoisé. Elle lui avait appris à lire, d'abord les grosses lettres, ensuite les petites, dans le journal. On s'était beaucoup étonné, à la maison, qu'Alphonse pût lire alors que la mère elle-même déchiffrait difficilement. Mais compter ? Pourquoi n'avait-il pas aussi appris à compter ? Sans doute Madame Duriff était-elle partie trop tôt. Le nouveau maître, un homme jeune, n'avait pas eu la patience. Compter, compter l'argent, les bêtes, les choses, les mois, le temps, tous comptaient, les vieux, les jeunes, sur les doigts parfois. Alphonse n'avait pas appris. Il n'avait pas non plus été enfant de chœur. L'abbé n'avait pas voulu. Alphonse l'avait trop dérangé au catéchisme qu'il avait suivi jusqu'au bout. Il avait même fait ses deux communions, la petite et la grande, avec les autres. Ça, on n'avait pas pu l'empêcher, le refuser à la famille. On avait seulement reculé d'une année les communions de Germaine, afin qu'elle marchât à son

côté dans le cortège, pour le surveiller, l'empêcher de mal faire, de ne pas être comme les autres, de déborder, de montrer à tous ce que seule la famille pouvait voir et supporter.

La première fois qu'il était allé à Sainte-Geneviève, il avait dix-huit ans. Germaine était jeune mariée. Elle vivait à l'autre bout du village, de l'autre côté de la rivière. Alphonse savait qu'il aurait pu aller seul chez elle. Il ne se serait pas perdu ; il aurait su traverser la rivière ; il aurait suivi la route et pris le pont, comme tout le monde. Mais la mère ne voulait pas ; elle disait qu'il ne saurait pas, qu'elle était trop vieille et trop fatiguée pour courir encore derrière lui... que le beau-frère et sa mère surtout ne voulaient pas... qu'à cause de lui, la Germaine devait filer doux, se taire, et courber le dos plus que toutes les autres femmes ; encore bien beau qu'elle ait trouvé à se marier... si le père avait été là, les choses auraient été différentes... Un homme, ça peut discuter, surtout un homme comme le père... Mais il était parti trop tôt le père, encore jeune, usé par tout ça... et elle, une femme, elle n'avait rien pu... Que Germaine se marie, même dans cette famille qui la regardait de haut à cause d'Alphonse et profitait de la mort du père, c'était encore le mieux qui puisse arriver ; Germaine, malgré tout, avait fait maison ; un jour, elle serait maîtresse chez elle... Le gendre était dur ; il ne voulait pas les voir, eux, la mère et Alphonse, alors que dans toutes les familles, il y a quelque chose. La tête, c'est le pire ; on ne peut rien contre ça, et ils peuvent même vivre longtemps, s'ils n'ont pas d'autre maladie ; et, dans les familles, ça revient ; ça peut toujours revenir. Germaine aurait des enfants, certainement. Tout le monde y pensait. Pour Alphonse, au début, on n'avait rien remarqué, pas avant six ou sept ans, quand on avait parlé d'aller à l'école et qu'il faisait encore pipi, qu'il ne parlait presque pas. Le médecin avait dit « retardé », et

Madame Duriff, heureusement, avait bien voulu le prendre, à condition qu'aux récréations Germaine s'occupât de lui. Il fallait le surveiller, être avec lui tout le temps, surtout pour empêcher les autres garçons de lui faire du mal. C'était dur d'être la sœur du «pisseux». Ils ne jouaient à rien, dans la cour, ou après l'école ; il ne fallait pas. Ils devaient rentrer tout de suite. La ferme était un bout du monde. On n'y allait pas par hasard. Personne n'y passait jamais. Elle était le lieu du père, son royaume suffisant, et la lumière et l'ombre y coulaient autour de lui, de ses bras, de son ardeur patiente, de sa force violente à vouloir, à désirer et à faire. Germaine et Alphonse rentraient en suivant les chemins creux. Quand les ornières s'emplissaient de neige durcie, ils glissaient sur leur cartable et riaient dans le soir bleu. Alphonse ne connut pas d'autre douceur.

Après la mort de la mère, il rejoignit Germaine dans la maison de son mari et de ses beaux-parents. C'était entendu depuis le mariage : au moment du partage, Germaine hériterait à la fois d'Alphonse et de son bien ; l'un n'allait pas sans l'autre ; la belle-famille le savait qui fondait de solides espoirs sur la constitution fragile de ce frère saugrenu. Alphonse survécut cependant à sa mère et s'obstina à vivre, poussant l'incongruité jusqu'à ralentir notablement la fréquence de ses séjours à Sainte-Geneviève. On ne lui aurait pas confié le soin de bétail, mais il sut se montrer habile et patient avec ses deux neveux dont il s'émerveilla longuement. Quand tous étaient pris dans le harcèlement sempiternel de la terre et des bêtes, il eut, pour veiller sur eux, des tendresses de femme. Ses mains légères s'attardaient sur les fronts, les bras, les cous lisses et fermes des petits que le sommeil avait pris. Le babillage sans suite des nourrissons l'enchantait. Là où il n'y avait rien à comprendre, tout était dit par la bouche neuve

des enfants. Le second de ses neveux naquit malade. Pour cette chose vagissante qui voulait vivre, Alphonse fit montre d'une dévotion extrême, veillant des nuits entières pour bercer l'enfant. Le nourrisson, très vite, sut reconnaître sa voix, et ne cessa de geindre qu'auprès de lui, dans son odeur tiède, pris dans un babil partagé, intelligible d'eux seuls. Pour la première fois, Alphonse fut nécessaire à quelqu'un. Il s'en réjouit à sa manière, singulière et indéchiffrable.

La force de l'usage voulait, cependant, que les hommes ne s'occupassent pas de leurs petits, laissés aux soins exclusifs des femmes, jeunes ou vieilles, dont c'était la grande affaire. Alphonse allait contre l'ordre des choses établies, et on sut lui faire entendre qu'il ne devait pas se montrer dans le village avec les enfants. On se serait moqué. Déjà les femmes parlaient... Il arriverait un malheur; Germaine le regretterait; elle aurait bien pu faire comme les autres, qui s'arrangent du travail de la maison, de celui de la ferme, et de l'élevage des enfants... et encore, elle n'en avait que deux... Sa belle-mère était une personne difficile, mais elle n'aurait pas laissé les petits sans soin. Alphonse? Qui pouvait compter sur Alphonse? Il fallait être sa sœur pour imaginer une chose pareille. Confiné à la maison ou dans la cour de la ferme, Alphonse avait oublié les langues terribles des femmes. Son beau-frère, parfois, rentrait furieux, gonflé de colère, et Alphonse supposait alors qu'on avait parlé contre lui. Il avait une longue habitude des mots durs; ça ne le gênait plus beaucoup, depuis longtemps, à condition que les enfants lui fussent laissés. Tout se passait là, dans leurs cris, leurs rires, leurs jeux, dans les repas et les soins du corps; entre eux et lui, de peau à peau, et les autres n'existaient plus, ou si peu. Les autres n'avaient plus de pouvoir; seule Germaine, parce qu'elle était la mère et la sœur, conservait une place, qu'elle